

L'Oribus n° 90 de mai 2014 Témoins et destinées 1943-1944

Le n° 90 de *L'Oribus* (mai 2014) est presque entièrement consacré à la Libération de la France à l'été 1944. Jocelyne Dloussky introduit une série de quatre articles qui abordent successivement la libération de Landivy, le journal d'un jeune Lavallois de juin à septembre 1944, le destin tragique du curé de Grazay, enfin le courage d'un adolescent brancardier. En préambule, Jocelyne Dloussky restitue le climat annonciateur du débarquement. Les uns parlent d'« invasion ». Déjà, l'aviation pilonne les agglomérations et cherche à donner le change pour tromper les Allemands. Les bombardements peuvent être meurtriers et susciter le désarroi parmi la population civile.

Des jeunes Polonais fusillés à Nantes pour faits de résistance (Jean Chauvin)

Jean Chauvin est Mayennais, mais les acteurs du drame qu'il relate n'ont rien à voir directement avec le département. Son récit n'en est pas moins poignant. Il raconte l'histoire de Zygmunt Grochocki et de son ami de lycée, Josef Grzedzicki, tous les deux Polonais. Dans son pays où il est né en 1922, Zygmunt Grochocki s'engage très tôt dans une organisation clandestine. Enrôlé malgré lui dans la Wehrmacht, il rejoint un régiment cantonné à La Baule. Avec d'autres Polonais, il œuvre pour la Résistance. Dénoncé par un traître, arrêté, jugé et condamné à mort, il est fusillé avec son ami le 20 mars 1943 à Nantes. Jean Chauvin recourt à la correspondance familiale, mais aussi à un travail de recherche historique publié en 2003 par le professeur Kazimierz Makosa. Grâce à tout un travail de mémoire, les jeunes Polonais résistants ne sont plus des anonymes enterrés dans un cimetière à Nantes, mais des héros : ils ont donné leur vie « pour la Pologne et la liberté des peuples ».

À 9 ans, témoin de la libération de Landivy (Jacques Deluen)

L'auteur utilise le récit d'un enfant du pays, Amand Coupé, qui a 9 ans en 1944. Il se souvient de l'arrivée des Américains, mais aussi du bombardement meurtrier, par l'aviation allemande, dans la nuit du 4 au 5 août. Landivy est la « première commune de la Mayenne libérée de l'occupant allemand par l'armée du général Patton » (plaque commémorative apposée sur la mairie)... Un autre témoin, Gaston Coupé, 21 ans,

L'ORIBUS n° 90
Mai 2014 - 9 €

Témoins et destinées 1943-1944

Destin tragique pour l'ancien «poilu»

Des «Malgré-nous» polonais dans la Résistance

La libération de Landivy

L'été américain de Francis Kérébel à Laval

a caché un aviateur américain tombé au combat le 31 juillet. À la suite, il s'enrôle dans l'armée américaine, « pour la campagne de France ».

Journal d'un Lavallois de 21 ans pendant la Libération (Francis Kérébel / Jocelyne Dloussky)

Du 6 juin au 12 octobre 1944, Francis Kérébel, jeune Lavallois de 21 ans résidant rue des Archives avec sa famille, consigne presque chaque

jour, dans un petit carnet noir, les informations relatives à la libération de Laval. Grâce à la minutie avec laquelle il détaille les événements, son journal nous plonge directement dans le Laval de 1944, un Laval en guerre.

« *Débarquement des alliés en Normandie. Vers 7 h 30 M. Perroi crie dans la rue. Laval serait bombardée sous une heure : pagaille complète. On part avec très peu de bagages et on se dirige vers la route de Tours.* » Ainsi commence le journal de Francis Kérébel, le mardi 6 juin 1944. Pendant tout l'été, il témoigne de l'avancement des forces alliées, il décrit les bombardements de l'aviation américaine et les ripostes de la DCA allemande dans Laval, l'état d'alerte quotidien en ville, la panique générale et la peur constante des habitants...

Mais il nous fait part également de la grande solidarité qui existe entre les habitants, il nous parle de sa première rencontre avec un GI et nous raconte comment les Lavallois se lient rapidement d'amitié avec leurs libérateurs. Enfin, Francis Kérébel nous partage la joie éprouvée par les Lavallois lors de la libération de la ville.

Destin tragique de l'ancien « poilu » de Grazay (Dominique Delaunay)

Joseph Allaire devient prêtre en 1910. Alors qu'il exerce son ministère pastoral à Nuillé-sur-Vicoin, il est appelé sous les drapeaux en février 1915. Il est envoyé sur le front comme brancardier en mai de la même année. Il a survécu à l'enfer, « *atteint deux fois par des éclats d'obus et finalement gazé à l'ypérite dans les derniers*

mois de la guerre ». Après la guerre, il est d'abord vicaire à Changé et, de paroisse en paroisse, il est nommé curé de Grazay en 1931.

Le samedi 5 août 1944 – libération de Mayenne –, alors que la zone est le théâtre d'incessants combats, il prend sa bicyclette, sans doute pour venir aux nouvelles à Aron. Sur le chemin du retour, il est témoin d'un incendie à la ferme du Chêne de la Croix. Avec des voisins, l'abbé Allaire accourt pour sauver ce qui peut l'être. Il est « *au mauvais endroit, au mauvais moment* ». Quatre Allemands, dans un blindé, semblent imaginer avoir affaire à des « terroristes ». Ils sont cinq, dont l'abbé Allaire et un enfant de 14 ans, à être alignés sous un grand poirier. Les Allemands les abattent.

À 16 ans, estafette, brancardier, puis ramasseur de cadavres (Jean Maline)

En mai 1944, Jean Maline n'a que 16 ans. Avec Moïse Jallier, un copain de collège, il s'engage dans la Défense passive, se souvient-il, où il est embauché comme estafette, agent de liaison. « *Très rapidement, écrit-il, notre mission d'estafettes se transforme en mission de brancardage des malades et blessés de toutes tailles* ».

Et, à la libération de Laval, il fait partie de ceux – fort peu nombreux – qui « *sont priés de faire le sale boulot qui consiste à ramasser les cadavres avec la camionnette à gazogène du service d'hygiène* ». Américains ou Allemands, peu importe ! Le récit de Jean Maline devient macabre, mais cela montre combien la Libération a été âpre.